

BRUNEAU, Michel (2022) *Peuples-Monde de la longue durée. Chinois, Indiens, Iraniens, Grecs, Juifs, Arméniens*. CNRS Éditions, 284 p. (ISBN) 978-2-271-13121-8)

André Joyal

Volume 67, Number 187, April 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1112477ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1112477ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joyal, A. (2022). Review of [BRUNEAU, Michel (2022) *Peuples-Monde de la longue durée. Chinois, Indiens, Iraniens, Grecs, Juifs, Arméniens*. CNRS Éditions, 284 p. (ISBN) 978-2-271-13121-8)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 67(187), 97–99. <https://doi.org/10.7202/1112477ar>

Il nous invite à effectuer une lecture sociologique, ethnologique ou de cartographie sensible de l'espace public en interaction avec les mobilités individuelles. En effet, les lieux publics sont souvent vus comme des objets fixes, spatialement et juridiquement définis. Dans les approches géographiques classiques, ils sont considérés comme disjoints des pratiques de mobilité. Or, les espaces publics sont continuellement traversés, fréquentés ou occupés par des personnes et des entreprises. Ils sont temporairement ou continûment traversés, voire appropriés ou même privatisés, et se rapportant toujours à des normes comportementales et des identités. Ils sont alternativement ou simultanément des espaces d'intégration ou de hiérarchisation, de discrimination, de stigmatisation objective ou subjective. Ils sont par conséquent des espace-temps en recomposition permanente, façonnés par les politiques publiques et les stratégies privées, par les pratiques de fréquentation, les interactions sociales et les événements. Nadine Cattan affirme, dans la postface: «Saisir les modifications qui traversent les espaces urbains et métropolitains, c'est comprendre que nous sommes entrés dans l'ère des territorialités mobiles».

Certains des travaux sur la mobilité urbaine envisagent les facultés nécessaires aux personnes pour se déplacer mais en règle générale, dans la littérature sur la mobilité urbaine, on présuppose les dispositions équivalentes chez les citoyens (sauf situation de handicap) à se mouvoir aisément. Or, ce livre vient nous rappeler opportunément que l'aptitude à se déplacer dans l'espace public, défini comme un commun, en principe formellement ouvert à tous, résulte d'un construit socialement très élaboré d'objets symboliques et abstraits, et ce, qu'il s'agisse de normes, de règles, (y compris des interdits) ou des apprentissages progressifs. Les espaces publics sont par conséquent produits, et la mobilité comme la fréquentation de ces espaces restent largement conditionnées par des représentations extrêmement variables selon les lieux et les populations concernées.

Cet ouvrage effectue par conséquent un pas de côté. Il ajoute une dimension inusitée par rapport à la littérature généralement plus technique sur les mobilités urbaines (motorisées ou actives). Cela, à la fois par son approche (des enquêtes de terrain), son orientation (il privilégie la marche) et sa composition. Il comporte une introduction générale, trois parties («Pouvoirs», «Altérités», «Expériences») et une postface. L'introduction, signée par les trois directeurs

de la publication, peut sembler un peu abstraite pour qui n'est pas familiarisé avec l'idée de «construction mobile et translocale des espaces publics».

De façon générale, ce livre nous rappelle que l'expérience sensorielle et relationnelle de la mobilité et l'investissement individuel de l'espace public se préparent préalablement, s'expérimentent ensuite par le corps et se précisent dans les esprits. Il démontre que la pratique de la mobilité urbaine, à toutes les échelles, dépend préalablement d'enseignements permettant d'acquérir les connaissances et les compétences de mobilité et de comportements appropriés (dans les interactions), de normes sociales, de conventions implicites ou explicites portant sur les usages, sur les finalités admises par tous et également d'attentes, de conceptions relatives à l'espace public, qui diffèrent selon le statut des personnes, l'âge, le genre, la condition sociale, la nationalité. C'est donc un bouquet d'expériences singulières qui est ici rassemblé.

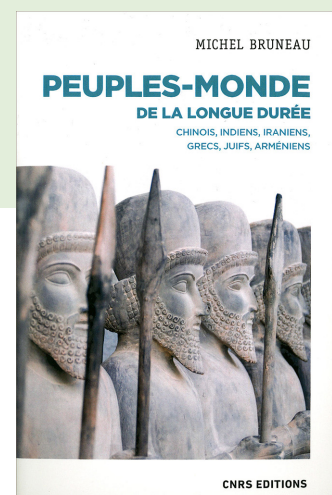
La démonstration est concluante: les espaces publics communiquent et se transforment à l'épreuve des mobilités, sans qu'on y accorde suffisamment d'attention. Notre regard y est désormais sensibilisé.

René Kahn

Université de Strasbourg

BRUNEAU, Michel (2022) *Peuples-Monde de la longue durée; Chinois, Indiens, Iraniens, Grecs, Juifs, Arméniens*. CNRS Éditions, 284 p.

(ISBN) 978-2-271-13121-8



Avec un tel titre, le lecteur comprend qu'il se voit offrir un ouvrage sur la courte liste de peuples qui ont traversé l'histoire. Tous appartiennent à l'Ancien Monde. Qu'ont-ils en commun? Comment s'explique une telle longévité? «Telles sont les questions auxquelles ce livre tente d'apporter des réponses», précise l'auteur (p. 15). S'ajoutent des questions se rapportant au rôle exercé par les religions, les structures sociales, les institutions politiques, les langues, etc., autant de

facteurs susceptibles d'expliquer leur durée à travers trois millénaires. L'imposant ouvrage de Michel Bruneau, chercheur au CNRS, on le devinera, ne se lit pas comme un roman. Il revient au lecteur de faire ses choix à la faveur d'une table des matières s'étendant sur quatre pages.

Le fait de ne jamais avoir été dépendants de leur diaspora pour leur survie distingue les Chinois, les Indiens et les Perses (aujourd'hui Iraniens) des trois autres peuples. D'aucuns pourraient s'interroger sur les raisons qui empêchent l'auteur d'associer les Italiens aux trois derniers alors que leur diaspora s'étend partout en Amérique, du nord au sud. Bruneau fournit une explication : d'abord, les Romains en tant que peuple ont disparu à l'ouest et au nord de leur empire, se transformant en peuples de langues romaines (p. 94). Tel l'empire ottoman, l'empire romain ayant un espace trop hétéroclite n'a pas donné lieu à un peuple-monde (p. 112). À l'instar des Arabes, les Romains ont construit un empire trop vaste et hétérogène pour conduire à la fondation d'un État-nation (p. 246). L'originalité des six peuples étudiés ici, faut-il le répéter, tient à leur identité, à une culture marquée par la langue, la littérature, les arts, la religion et le politique (p. 255). Selon le géohistorien Christian Grataloup, signataire de la postface, l'intérêt de ce volume pour les géographes réside, entre autres, dans un facteur de diversification dans la production des peuples : le degré de connexion avec d'autres sociétés. Il n'y voit rien de moins que le fondement de la géohistoire (p. 262).

Dans les 10 chapitres que comprend ce volume, celui sur l'État-nation, « De l'empire à l'État-nation (Iraniens, Indiens, Chinois) », ne peut manquer d'intéresser les Québécois. Comment un État-nation prend-il son essor ? Le chapitre débute par un constat : les empires multiethniques ont, pour la plupart, disparu au profit d'États-nations à la suite des vicissitudes survenues à travers le XX^e siècle. Pour l'Iran, le lecteur s'attardera aux passages se rapportant à la révolution islamique de 1979, toujours d'une pénible, voire cruelle, actualité. Il en va de même avec l'Inde, qui passe du sécularisme à l'« hindouité » aujourd'hui fortement mise en évidence, tel que le précise l'auteur avec l'avènement au pouvoir de Naranda Modi, vecteur d'une idéologie de type fasciste (p. 142). Pour l'empire du Milieu que représente un pictogramme sous la forme d'un carré traversé en son centre par une ligne verticale, l'auteur, après un bref historique, ne manque pas de souligner la problématique liée aux minorités. Plus particulièrement, le lecteur est renvoyé aux Tibétains et, plus près de nous dans le temps,

aux Ouïghours. Les Hans constituant 92 % de la population, se prétendant plus « modernes » et plus « civilisés », imposent leur culture de façon brutale, comme on peut le constater à travers les médias par le sort réservé aux Ouïghours. Les minorités sont vues comme des « fossiles vivants » (p. 147). Faut-il se surprendre qu'on cherche à les « rééduquer » ? « Débarrassés de leur religion, de leur langue, leur cuisine, leur architecture, bref de leur identité propre, ils sont poussés à la remplacer par l'identité han » (p. 151). Évidemment, l'avenir de Hong Kong et de Taïwan n'est pas ignoré. Concernant le second, l'auteur s'interroge sur la durée du *statu quo* « ni indépendance, ni réunification ». Aux yeux de l'auteur, pour les trois peuples issus d'empires devenus États-nations, la question centrale réside dans la façon dont s'effectue le passage vers l'homogénéité supposée de l'État-nation. S'il n'utilise jamais le concept d'État postnational, il évoque, par contre, celui de postsionisme.

En effet, à travers différents chapitres concernant les Juifs, M. Bruneau se rapporte au « mythe ». Quelle est la part du mythe et la part de la réalité ? Dès la page 48, il tire profit de travaux récents d'archéologie sur la protohistoire de la Terre sainte qui fragilisent les bases théologiques du sionisme. Dans le chapitre VIII, « De la diaspora à l'État-nation », on retrouve les travaux d'historiens israéliens postsionistes qui remettent en question la conception ethnocentriste de la définition de l'identité juive. Tous les Juifs n'auraient pas comme ancêtres ceux qui ont été expulsés de la Judée. À la faveur du prosélytisme pratiqué deux siècles avant notre ère, divers royaumes judaïques ont été formés aussi loin qu'au sud de l'Inde et de la Russie. Ainsi donc, le mythe de la « nation exilée » récupérant une terre occupée en prend pour son rhume. Car la majorité des paysans de la Judée sont demeurés sur place après la destruction du deuxième Temple, quitte à se convertir plus tard à l'islam. Les fellahs palestiniens seraient des descendants de Juifs convertis (p. 172). L'auteur reprend ce débat dans le chapitre suivant portant sur les diasporas de longue durée, avec une section sur la diaspora juive euroasiatique. Encore une fois, se trouvent confrontés deux modèles : celui qui demeure fidèle au récit biblique et celui qui nie l'existence d'un seul peuple israélien, fils d'Abraham. Pour l'auteur, l'identité juive a toujours été avant tout religieuse, pas ethnique, et encore moins raciale (p. 204).

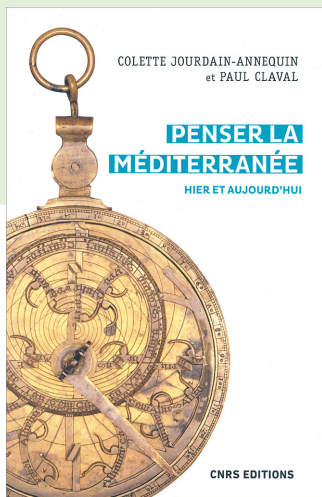
En ce qui concerne la diaspora arménienne, de nouveau, Michel Bruneau fait allusion à l'actualité, évoquant la rupture du cessez-le-feu par l'Azerbaïdjan avec l'aide de la

Turquie dans le Haut Karabakh (p. 167). Il aurait pu signaler qu'advenant l'indifférence de la Russie, la durabilité de l'Arménie pourrait en souffrir.

Ce captivant ouvrage, très bien documenté, se termine par plusieurs chronotypes avec quatre anneaux accompagnés de trajectoires spatiotemporelles. Il demeurera sans contredit un livre de référence à consulter.

André Joyal

Université du Québec à Trois-Rivières



JOURDAIN-ANNEQUIN, Colette et CLAVAL, Paul (2022) *Penser la Méditerranée. Hier et aujourd'hui*. CNRS Éditions, 330 p.

(ISBN 978-2-271-12632-0)

L'ouvrage, richement illustré, est constitué de neuf chapitres de taille décroissante: les quatre premiers, qui parcourent le temps, comptent 173 pages, quand les cinq derniers, plutôt consacrés à l'espace de la Mésogée, n'en occupent que 107. Malgré cette répartition thématique, les auteurs expliquent (p. 10) ne

l'avoir voulu «ni essai de géographie, d'histoire ou même de géohistoire» ce qui, dès l'introduction, suscite surprise et curiosité.

Effectivement, dans la première partie du volume, ils s'intéressent à la façon dont se constitue la Méditerranée, progressivement découverte mais avant tout formalisée par les légendes et les mythes qu'elle inspire à ses riverains septentrionaux. Les cartes qui la décrivent, même tardivement comme celle d'Hereford (XIII^e siècle), en font une transcription symbolique qui oppose ses rivages aux confins barbares, occupés par des peuples qui «ne savent pas parler grec» (p. 37). Le texte nous les dit «troglodytes»; peut-être voulait-il évoquer leur absence de polyglossie. La question des milieux et des paysages est ensuite abordée, même si les Anciens s'intéressaient plus aux monuments qu'ils y bâtissaient et étaient plus sensibles à la diversité des lieux et à la variété des agricultures qu'à l'unité supposée au XIX^e siècle par

Vidal de la Blache (p. 67). Il est vrai, et c'est ici largement souligné, que les pratiques agricoles avaient une dimension religieuse autant qu'économique. Quant à la mer éponyme, elle paraît moins importante, car elle est jugée dangereuse durant la plus grande partie de l'année. C'est sans doute cette contrainte environnementale qui semble la plus significative: il était bon de le souligner.

Le chapitre suivant – «Méditerranée, terre des origines» – est consacré à la naissance des écritures alphabétiques (p. 100), dont la variété contredit à nouveau le présupposé de l'unité méditerranéenne (p. 110). Le long développement (30 p.) qui traite de chaque espace linguistique est plus didactique qu'original, même s'il insiste avec justesse sur la «séduction de l'oralité», fait le lien avec les monothéismes des Livres et effectue des sauts dans le temps, jusqu'à considérer, en la matière, la politique de l'État hébreu actuel. La Méditerranée existe-t-elle parce qu'elle est un «espace de mobilité»? C'est l'occasion d'une longue mise au point des thèses qui traitent des voyages d'Ulysse, des Argonautes et des lointains travaux d'Héraclès. Même si elle est illustrée par des cartes ramenant au réel géographique, l'étude montre l'effacement de ce dernier devant les légendes héroïques. À l'inverse, l'exposé, appuyé sur une solide synthèse des recherches archéologiques récentes (p. 161-185), donne à la colonisation grecque et aux comptoirs qui l'appuient un rôle structurant dans la perception d'un espace méditerranéen mieux affirmé. Cela est d'autant plus vrai que ces établissements littoraux, parfois rendus nécessaires par des difficultés surgies dans la Grèce péninsulaire, ont favorisé des formes d'acculturation nées des échanges réguliers: la viticulture qui se développe alors en est un bel exemple.

La seconde partie du volume, plus courte, est aussi plus tournée vers les questionnements cruciaux qui fondent les conceptions actuelles d'un monde dit méditerranéen. Il est clair que le chapitre qui se préoccupe des racines méditerranéennes de l'Occident, même s'il ne fait que 19 pages, est très nécessaire en un moment où cet Occident est critiqué – et souvent secrètement envié – au nom d'un islam rigoriste ou d'un panslavisme qui oublie manifestement ses racines grecques. Il est certain que l'expansion des monothéismes judéo-chrétiens hors du foyer méditerranéen a eu, en Europe et outre-Atlantique, des conséquences géopolitiques majeures. Ces conséquences ont paradoxalement conduit à l'émergence romantique de l'orientalisme, mais d'un orientalisme très